#### ARTHUR MEYER

REDACTION DE QUATRE HEURES DU SOIR A UNE HEURE DU MATE 2, rue Drouot, 2 (Angle des boulevards Montmartre et des Italiens

ABONNEMENTS Paris et départements Un mois..... 5 fr. | Six mois..... 27 fr. Trois mois..... 13 50 | Un an...... 54 fr. Etranger Trois mois (Union postale)..... 16 fc

Les manuscrits ne sont pas rendes

# 

PLUS GRAND JOURNAL DU MATIN

#### ARTHUR MEYER Directour

ADMINISTRATION RENSEIGNEMENTS ABONNEMENTS, PETITES ANNOHORS 3, rue Drouot, 2 (Angle des boulevards Montmartre et des Italiens

ANNONCES MM. CH. LAGRANGE, CERF & O 6, PLACE DE LA BOURSE, 6

Et à l'administration du Journal

Les manuscrits ne sont pas rendus

#### SOMMAIRE

Mondanités. Les nouveaux brigadiers. Coulisses politiques.

Extérieur: L'Italie et la triple alliance.

Manœuvres de la garnison de Paris.

Tribunaux: L'affaire du docteur Laporte.

Feuilleton: « Monsieur Edgard », par Jules No-

# Testament

Ce n'est pas un républicain du genre banal que M. Poincaré. Il est homme de qualité supérieure, et le seul de cette espèce, à mes yeux, que la ré-publique ait encore révélé. Elle a produit en abondance des orateurs de très grand talent, de-puis Gambetta jusqu'à M. Jaurès. Mais si M. Poincaré n'avait que du talent, je ne le mettrais pas si haut. Le talent abonde dans son parti. Comme il se recrute principalement parmi les gens dont c'est le métier de parler, le parti répu-blicain est naturellement plus riche qu'un autre en orateurs, et l'on peut reconnaître, à son éloge, si c'en est un, que ni la Restauration ni la mo-narchie de Juillet, qui furent deux époques illustres en éloquence, n'ont donné au verbe parlementaire plus de retentissement et plus d'éclat que les assemblées de notre temps.

Du talent oratoire, M. Poincaré en a tout ce qu'il faut pour figurer au rang des maîtres. Une parole nette, élégante, incisive, aiguisée en flèche, qui va droit au but, et ne le manque jamais. Quel-que chose comme du Thiers, avec plus d'art, ou du Freycinet, avec plus d'apreté. Mais à ce talent de tribune qui seul eût suffi à le distinguer, il unit des qualités de caractère et d'esprit qu'on trouve assez rarement associées. Il a été deux ou trois fois ministre, aux environs de trente-cinq ans, et soit à l'Instruction publique, soit aux Finances, il a montré les aptitudes les plus variées et les plus rares. Il a fait mieux pourtant. Il a témoigné, en différentes circonstances, d'une culture intellectuelle qui l'égale aux lettrés les plus délicats. On l'avu, à quelques semaines de distance, faire l'éloge funébre de Gounod, puis de Pasteur avec une autorité de jugement et une saveur de style vraiment incomparables. Le lendemain de la mort de Dumas, il publiait dans la Revue de Paris une étude que les critiques les plus renommés auraient pu lui envier.

Ce sont là des témoignages autrement probants que les prouesses oratoires du Parlement. Si l'on mesure l'esthétique et l'intellectualité républicaines aux statues que le parti vient d'élever à Floquet et à Viette, il faut bien reconnaître que M. Poincaré dépasse sensiblement le niveau ordinaire de ses admirations. Pour mon goût, j'avoue que Viette et Floquet, qui furent apparemment | d'eau sucrée ferait le même effet. des demi-dieux parlementaires, me paraîtraient tout à faits inférieurs en sa compagnie. Il parle mieux et pense de plus haut.

Bien qu'il siège dans la Plaine, M. Poincaré n'a rien qui le rattache aux ruminants variés qui pâturent en ces régions paisibles. Il est modéré d'idées et militant d'humeur. S'il mettait un peu plus de logique dans le mépris qu'il affiche des œuvres et des mœurs de ses coreligionnaires, il serait un réactionnaire à peu près parfait.

C'est une qualification que, pour mon compte, j'accepte et porte avecallégresse. Mais encore fautil la bien comprendre. Il est généralement admis que la réaction doit s'entendre de tout effort fait en vue de ramener l'humanité à la routine et aux abus du passé. Il y a pourtant, dans le présent, des oppressions qui ne pesent pas moins lourdement sur elle, et c'est réagir anssi que de vouloir l'en affranchir. C'est être réactionnaire, par exemple, que de vouloir reviser de fond en comble notre organisation militaire et notre système d'enseignement. Soit! nous acceptons l'épithète. Mais nous prétendons aussi que notre réaction n'est pas seulement une revendication du droit, de la justice, de la vérité, de la lumière contre l'oppression et la nuit, mais qu'elle est encore et surtout le seul effort qu'on ait tenté depuis vingt ans pour sauver la société française de l'abrutissement et

M. Poincaré ne pousse point la réaction jusque-1à, et c'est tant pis pour tout le monde. Il consent à reconnaître que tout va de mal en pis dans la république ; mais il n'ose pas s'en prendre des abus et des vices qu'il dénonce aux institutions ou aux lois que les sectaires et les idolâtres appellent l'œuvre fondamentale de la communion républicaine. Il croirait faire le procès de la république, et il n'est pas assez affranchi des servitudes de parti pour blasphémer ses dieux. Il appartient aux générations nouvelles qui naquirent à la politique après les grands désastres de 1870. On fui apprit que M. Thiers avait libéré la France de l'invasion allemande, et que la république lui avait rendu la vie, après lui avoir sauvé l'hon-neur. Il crut à ces sottises et fut républicain.

Il semble bien, à lire ses consultations, qu'il a perdu un certain nombre d'illusions, brûlé même quelques-unes de ses idoles. Mais tout courageux qu'il est, son courage ne va pas jusqu'à dénoncer les causes essentielles de notre déchéance. Il célébrait, il y a quelques années, notre législation scolaire. Le ferait-il encore aujourd'hui? J'en doute! Mais, à coup sûr, il n'oserait la condamner tout haut. Il pense, il doit penser comme tous vice militaire obligatoire et universel est un instrument de dissolution sociale et que la France mourra de cette barbarie aussi sûrement qu'elle en souffre. Mais il ne voudrait pas le dire. Il voit que le régime parlementaire est une officine de vices et d'abus qui nous mêne tout droit à l'anarchie. Mais il a la superstition du parlementarisme, et il se contente d'accuser l'absurdité de ses méthodes et la vilenie de ses mœurs.

L'homme n'est point parfait, a dit Labiche. Ces desiderata n'empêchent pas M. Poincaré d'être le premier dans son parti et le seul peutêtre dont on put attendre une action salutaire, quand viendra la crise suprême. Le malheur est qu'il n'y met aucun empressement. A ses mérites divers, il joint une vertu bien rare dans le monde parlementaire. Il n'a pas la peur du pouvoir, mais il en a le dédain. Il a été plusieurs fois ministre et ne veut pas le redevenir. M. Méline l'a la droite. vivement sollicité d'entrer dans son ministère; il C'est qu taine de camarades dans la Chambre de qui je souhaiterais un semblable désintéressement. Je le déplore chez M. Poincaré, parce qu'il est de sont, en effet, les clients de la droite. ceux sur qui la société française, plus délabrée qu'elle ne le croit elle-même, aurait le droit de

S'il est vrai, comme on l'annonce, qu'il renonce à la vie publique et soit décidé à ne pas se représenter aux élections prochaines, on ne saurait trop le regretter. Sa disparition sera plus qu'un vide dans le parlement : ce sera une défense de moins dans la mêlée sociale. Il y a disette d'hommes en ce malheureux pays où les talents foisonnent, et l'on cherche éperdument, sans les trouver jamais, les privilégiés de la nature ou du destin qu'une vocation fatidique désigne à notre salut. Il y a des gens pour qui tout l'intérêt de la politique se réduit à opposer M. Bourgeois dixièmes d'entre eux, au moins, produisant AM, Méline, ou M. Méline à M. Bourgeois. Ce moins de vingt litres d'alcool. Et la droite est une question de programmes que nous avons à propriété.

débattre : c'est une question de vie ou de mort que nous aurons tout à l'heure à résoudre, et ni M. Bourgeois ni M. Méline n'y peuvent rien. L'un précipite l'échéance, l'autre la retarde; mais au bout de la politique de l'un comme de l'autre, il y a toujours la même culbute.

La société française, très minée et chancelant déjà sous le pic effréné des mineurs, menace ruine. Elle est infailliblement perdue si d'ici à quelque temps il ne surgit un homme ou un groupe d'hommes qui s'emploient à la sauver. Car les sociétés en péril ne se sauvent pas toutes seules. Le sophisme révolutionnaire dont nous sommes empoisonnés nous enseigne que la démocratie souveraine pourvoit et suffit à tout. Non seulement elle ne suffit à rien, mais sa souveraineté même, toujours aveugle et toujours dévoyée, est sa plus grande misère et la cause fatale de sa détresse. Il est une vérité d'expérience que contestent seuls les visionnaires ou les charlatans, c'est que le nombre abandonné à lui-même est aussi incapable qu'une troupe d'écoliers d'être l'ouvrier de son propre bien, à plus forte raison l'instrument de son salut. Comme il n'est que la somme des esprits moyens, son règne n'est et né peut être que le triomphe de la médiocrité. Tout ce qui s'est fait de grand et de beau dans le monde est l'œuvre de l'élite, et c'est toujours à l'état démocratique que commence le déclin des quelque temps il ne surgit un homme ou un l'état démocratique que commence le déclin des peuples. Lucain a mis dans la bouche de César cet apho-

risme effroyable: Humanum paucis vivit ge-nus. Ce qui n'est qu'un blasphème pour nous est une vérité pour les êtres d'exception, comme César ou Napoléon, qui mesurent leurs droits sur l'humanité à la puissance de leur génie et ne voient dans l'espèce humaine que la matière inerte et méprisable de l'œuvre qui doit être pétrie par leurs mains. Mais c'est une vérité d'accident. Ce qui est une vérité permanente, absolue, de tous les pays et de tous les temps, c'est que la fortune des nations dépend d'une élite. C'est le génie, la raison, la volonté d'un homme ou de quelques hommes qui font leur grandeur, leur puissance, leur gloire et leur prospérité. Si la France d'aujourd'hui est en pleine décadence, alors que les Etats rivaux grandissent et prospèrent à ses dépens, c'est parce qu'elle manque d'hommes. Ou bien si ces chances de salut existent, c'est parce que les institutions meurtrières auxquelles elle s'est livrée leur interdit l'action.

Je ne veux pas dire que M. Poincaré soit prédestiné au rôle d'homme providentiel. Il serait le premier à rire d'un pareil pronostic. Mais il est, à mes yeux, le premier parmi les républicains de notre temps. Et puisque c'est la république qui mène nos destinées, je voudrais qu'il employat son esprit, son talent et sa vertu à aiguiller cette lourde et stupide machine sur d'autres voies. Il en connaît les méfaits et les vices, puisqu'il aime à les dénoncer publiquement. Mais il aurait tort de tenir les conseils qu'il donnait naguère au Havre pour des remèdes appropriés à son état. « Réformez vos mœurs, disait-il au Parlement, et remaniez votre règlement. » C'est une ordonnance de médecin de théâtre. Un verre

Tout jeune qu'il est encore, M. Poincaré doit savoir que les hommes ne se corrigent que lorsqu'ils y sont forcés. Or le parlementarisme n'invite pas ses créatures aux réformes : au contraire! Si la Chambre prochaine est composée comme la Chambre présente, on peut hardiment prédire qu'elle ne réformera rien du tout. Car les vices du parlementarisme sont doux et chers à ceux qui les exploitent, et ces vices sont inhérents à la nature même de l'institution. Le parlementarisme combiné avec le suffrage universel produit naturellement l'abus, l'usurpation, la confusion, la corruption, la simonie, comme un pommier donne des pommes et le printemps des fleurs. C'est donc à l'institution même qu'il faut s'en prendre.

Eh! bien, je voudrais que M. Poincaré, s'il doit mourir à la politique, ne mourût pas sans testament, et le testament que j'aimerais à lui voir faire consisterait en un corps de réformes consti-tutionnelles qu'il proposerait lui-même. S'il est d'avis qu'il faut étendre et fortifier l'autorité du chef de l'Etat, restreindre les prérogatives du Parlement, réduire le nombre des députés, affranchir les ministres des servitudes parlementaires, remettre les choses à leur place et les hommes à leur rang, il ne suffit pas de le dire au Havre ou à Commercy. Il faut prendre l'initiative de ces réformes et demander à la tribune même de la Chambre une revision conforme de la Constitu-

Certes, la Chambre, le Sénat et le cabinet re--gimberont de compagnie. Soit ! Mais il n'importe guère que le monde parlementaire repousse ces réformes. Ce qui importe, c'est que le pays les adopte. La revision n'a été jusqu'ici qu'une re vendication ou une manœuvre de parti : de là son insuccès. Mais qu'un républicain orthodoxe et qualifié, comme M. Poincaré, s'en fasse le protogoniste, elle deviendra tout de suite le vœu du pays lui-même. Dans toutes les circonscriptions, il surgira un candidat qui se fera le champion de ce programme, et ce champion sera presque partout élu, parce que la cons-cience nationale, avide d'affranchissement, n'en supportera pas d'autre. Nous obtiendrons ainsi des élections prochaines non plus seulement une Chambre renouvelée et toujours semblable, mais une Chambre neuve qui nous apportera, comme don de joyeux avenement, l'épuration de la république et la délivrance de la patrie. Je ne connais pas d'entreprise qui soit plus digne de tenter le cœur d'un républicain.

Jules Delafosse

#### Ce qui se passe GAULOIS-GUIDE

Courses à Chantilly. Diner-concert, salle des fêtes du Grand-Hotel, 8 tr. vin compris (petites tables).

#### LA POLITIQUE

NOTRE PRISONNIER

Le premier choc, si on peut l'appeler un chac, entre le cabinet et l'opposition s'est produit à propos de la mise à l'ordre du jour de la loi sur les boissons. Les radicaux la voulaient immédiate et le ministère préférait qu'elle fût reculée. Il a été accusé à ce propos d'être le prisonnier de

C'est que la réforme des boissons doit toucher n'a pas voulu. Peut-être même n'avait-il qu'un au privilège des bouilleurs de cru, c'est-à-dire signe à faire pour être lui-même président du des gens qui produisent de l'alcool non taxé, en conseil: il n'y a pas songé. Je connais une cendistillant leur récolte. Ces gens qu'on évalue au nombre d'environ cinq cent mille dans les bonnes années, qui sont tous propriétaires ou fermiers,

> Il y a soixante ans tout juste que les conservateurs protègent les bouilleurs de cru. Un amen-dement de M. de Galliery, devenu l'article 8 de la loi de finances du 20 juillet 1837, dressa la liste des récoltants affranchis des formalités imposées aux distillateurs d'alcool

L'Assemblée nationale de 1871 dut, en 1872, sacrifier les bouilleurs de cru à la nécessité de faire argent de tout. Mais, des 1875, elle leur restituait le privilège que le projet de réforme sur les boissons vient remettre en question. Les bouilleurs de cru sont donc la clientèle de la droite, parce qu'ils représentent la propriété et en majeure partie la petite propriété, les huit sont des imbéciles ou des myopes. Ce n'est plus ainsi fidèle à son rôle de défenseur naturel de la

De même, les cabaretiers, qui sont encore plus nombreux que les bouilleurs de cru, sont la clientèle de la gauche; car les cabarets sont pour la plupart des membres de la majorité la cuisine où se confectionne leur élection, l'antichambre de la Chambre. C'est ainsi que chacun est amené par ses affinités naturelles à défendre les intérêts en rapport avec ses principes. Le droitier soutient la propriété, et l'homme de gauche protège

le cabaret.

La gauche est persuadée que si elle arrivait à détruire le privilège des bouilleurs de cru, la république serait consolidée par la suppression de la droite, lâchée par ses électeurs. Et la droite, de son côté, si elle arrivait au pouvoir, serait bien capable de ruiner électoralement la gauche en combattant l'alcoolisme par des restrictions apportées à la floraison trop touffue des cabarets.

Quelques Français, ayant découvert la Suède ces temps derniers, nous ont révélé que les indigènes de cette contrée éloignée étaient arrivés à combattre à la fois l'ivrognerie, la folie, l'épilepsie, la démoralisation et la dépopulation par la suppression presque complète du cabaret. La ville de Stockholm, tout entière, se contente de soixante-quatorze marchands de vins. A Paris, nous n'en aurions pas assez pour une rue. — J. nous n'en aurions pas assez pour une rue. - J CORNÉLY.

#### ÉCHOS DE PARIS

La reine-régente d'Espagne a signé le décret nommant M. Léon y Castillo ambassadeur en France en remplacement du duc de Mandas. C'est la troisième fois que ce diplomate vient à Paris, et, coïncidence assez curieuse, c'est la deuxième fois qu'il remplace à ce poste le duc de

M. Léon y Castillo avait occupé l'hôtel de l'ambassade d'Espagne jusqu'en juillet 1890, époque à laquelle le duc de Mandas lui avait succédé pendant deux ans. En décembre 1892, le duc de Mandas était rappelé à Madrid et M. Léon y Castillo reprenait la direction des affaires de l'ambassade jusqu'en juillet 1895. Ce fut le 13 de ce mois que, pour la deuxième fois, le duc de Mandas présentait ses lettres de crédit au président de la république.

C'est, en somme, un chassé-croisé entre les deux diplomates espagnols. Le nouvel ambassadeur d'Espagne a laissé les meilleurs souvenirs dans la société parisienne, qui, certainement, fêtera son retour avec la plus

vive satisfaction; ce sera une compensation aux regrets éprouvés par suite du départ du duc de Pendant ses précédents séjours à Paris, M. Léon y Castillo avait, en effet, gagné toutes les sympathies par la finesse et la distinction de son esprit et par une courtoisie parfaite à l'égard de tous. M. Léon y Castillo est un lettré avec lequel

les relations ont un charme particulier. Il sera probablement à Paris dans les premiers jours du mois de novembre ; dès son arrivée, il se réinstallera en l'hôtel du boulevard de Courcelles, où il retrouvera le marquis de Novallas, le très aimable et très sympathique premier secrétaire de l'ambassade, qui est un collaborateur

des plus précieux. Quant au duc de Mandas, que nous ne voulons pas laisser partir sans un respectueux salut, il présentera dans quelques jours ses lettres de rappel au président de la république ; en quittant Paris avec la duchesse de Mandas, qui laissera également beaucoup de regrets dans le monde parisien, il ira passer quelque temps à Saint-Sé-bastien avant de regagner Madrid.

On s'est entretenu, hier, toute la journée, dans les clubs et dans les rares salons déjà ouverts, de la santé du prince de Sagan et de sa réinstallation rue Saint-Dominique. On annonçait le retour à Paris du comte Elie de Périgord, en déplacement à Mi-lan; on affirmait que le duc de Montmorency, dont le dévouement pour son frère ne s'est pas démenti depuis le commencement de sa maladie, avait déclaré qu'il n'avait pas été consulté, qu'il avait donc été et qu'il entendait rester étranger à l'in-

Quant au duc de Talleyrand, père du prince de Sagan, il est en ce moment en Allemagne, et il a auprès de lui sa fille, Mme la princesse de Furs-

Le prince de Sagan a passé une partie de la journée dans le jardin de l'hôtel. Le grand air et le beau temps ont eu la meilleure influence sur sa santé. Son médecin a constaté dans la soirée cette heureuse amélioration.

Le major des nouveaux saint-cyriens. Cette année, le major est un enfant du peuple et un élève de l'enseignement libre de la province. M. Fernand Lescanne, qui vient de distancer ses deux ou trois mille concurrents, est originaire du petit village de Joppécourt, en Meurthe-et-Moselle, où habite sa mère. Le père, simple adjoint du gé nie à Nancy, voulait de son fils faire un soldat. La mort ne lui a pas permis d'assister à la réalisation de son rêve.

Le nouveau major est âgé de dix-neuf ans. C'est un grand jeune homme d'allure timide, aux yeux vifs, à l'air souriant. C'est un grand collégien. Saint-Cyr en fera un bel officier.

M. Lescanne a fait toutes ses études chez les prêtres, dans une des plus anciennes institutions libres de province, l'institution de la Malgrange, et particulièrement à l'école Saint-Sigisbert de Nancy où se trouvent les cours supérieurs de la Malgrange. Cette excellente Ecole n'en est point à son premier succès de ce genre, car c'était elle qui fournissait autrefois le major et la moitié du recrutement de l'Ecole forestière, avant que cette préparation eût été rattachée à l'Institut agronomique. Chaque année, la Cosni-che de Saint-Sigisbert fournit un contingent de vingt à vingt-cinq noms au meilleur bout de la liste de Saint-Gyr. Pour cette fois-ci, avec le numéro 1 et le numéro 5, elle tient le record de tous les collèges de France. On sait donc faire quelque chose, même en dehors des lycées et de l'Uni-

Et il y a, à Joppécourt, deux fillettes qui ont dû être bien fières d'embrasser avant-hier le nouveau major du premier bataillon de France.

Chapitre de la canne. Rien de nouveau sous le soleil. Au seizième siècle, la reine Jeanne de Bourbon, pour corriger ses chiens, portait un fouet dont le manche faisait cadran et servait ainsi à trouver l'heure par la hauteur du soleil. L'Almanach du Dauphin pour 1772 indique « Tavernier, rue de Bussy, renommé pour ses montres en bagues, bracelets et en pommes de cannes. » Vers le même temps. l'Académie des sciences mentionnait l'invention du « papetier Navarre, rue Croix-Petits-Champs, en face celle du Bouloy, constructeur d'un parasol ou parapluie qui se renferme dans une canne. » Il y eut mieux : l'Avant-Coureur de 1768 publie cette réclame : «Les personnes qui aiment à trouver plusieurs usages réunis dans le même meuble pourront se satisfaire avec la canne que nous annonçons. Elle porte une très bonne flûte, un jet d'eau donné par un serpent en argent et un beau parasol qui se développe et s'ouvre seul, par un mouvement de la canne. On peut la voir chez la dame Henry, aubergiste, rue des Deux-Ecus, proche la Halle. »

Quant à la canne-épée, elle était connue des Romains, qui l'appelaient « dolo », et ce fut par ce nom qu'elle fut longtemps désignée en France.

Nos députés ont repris leurs travaux. Avant d'être rendus à leurs chères études, il n'est pas sans intérêt de rappeler — ces choses-là sont toujours bonnes à répéter — que ces mes-sieurs nous coûtent bon an mal an la jolie somme de 7,800,000 francs.

Sur ce chiffre, nos « honorables » s'attribuent modestement la part du lion, soit 5,328,000

Le reste est absorbé par le chauffage, l'éclai-rage, les fournitures de bureau, l'entretien des bâtiments et du mobilier, le service postal et télégraphique, les appointements des employés et des huissiers, l'impression des rapports, la bibliothèque, les allumettes et la ficelle, sans oublier l'eau de Cologne, qui figure tous les ans au chapitre des dépenses pour une somme supérieure à 1,500 francs...

A ce prix, la France devrait avoir une Cham-bre modèle. Elle y met le prix, la malheureuse; n'empêche qu'elle est mal servie.

#### BILLET DU SOIR

l' est démontré maintenant que M. Grenier, paisible propriétaire de Dijon, a eu sa vie torturée pendant deux ans par un journaliste du cru. Ce « confrère » a voulu à toute force voir en cet homme tranquille l'assassin d'une paysanne. Il a, pendant deux ans, accumulé contre lui les accusations les plus noires, vilipendé et traité de complices du crime les magistrats qui relâchaient M. Grenier faute de preuves.

Or, les aveux de Vacher ont fait une pleine lumière sur l'affaire. Vacher est le seul coupable, M. Grenier est innocent et notre « confrère » conveinen d'avere foit

est innocent et notre « confrère » convaincu d'avoir fait une campagne au moins imprudente. Mais voyez cette pauvre justice immanente dont par-lait Gambetta! Aucune puissance humaine ne donnera

à M. Grenier une compensation équitable pour ses deux ans de tourments, pour les insultes prodiguées à tout ce qui lui était cher.

D'après le récit des personnes qui l'ont vu depuis que son innocence est proclamée, le malheureux n'est pas encore remis des affreuses tristesses dont notre « confrère » l'a accablé par son insistance à provoquer la plus belle erreur judiciaire des temps modernes. C'est un homme dont l'existence est à moitié brisée. Pendant ce temps là en revanche ledit confrère e confrère dant ce temps-là, en revanche, ledit confrère a gagné, grace à sa campagne, un fort tirage pour sa feuille et ensuite un mandat de conseiller d'arrondissement. Je e songe pas un instant à lui enlever les profits de son fort tirage, mais son mandat me rend reveur. « Rendez l'encrier l », criaient les étudiants républicains, sous l'Empire, à Laboulaye, qui ne leur plaisait plus comme candidat à la députation. l'oserai insinuer que notre « confrère » de Dijon aurait mauvaise grace à garder le

Un nouveau journal.

visiteurs jusqu'au premier étage.

Voici que l'on annonce la fondation d'un nou vel organe anglo-russo-chinois à Vladivostok Hum! Ce nouveau journal polyglotte m'a l'ai de résumer aussi bien qu'une carte de géographie la situation politique de l'extrême Orient.

Lundi prochain a lieu, aux Grands Magasins du Louvre, l'exposition spéciale des vêtements et articles pour enfants. A cette occasion et à l'approche de la saison d'hiver, seront mises en vente les dernières nouveautés en soieries, lainages, fourrures, bonneterie, etc. Le tapis automobile transporte maintenant les

A Spa la saison reste très animée, grâce au beau temps et aux multiples attractions de cette

station sans rivale. Le Casino restera ouvert pendant tout l'hiver comme les années précédentes. Les hôtes de Spa y trouveront les mêmes agréments qu'en été

théâtre, concerts, bals, etc. C'est une réorganisation complète qui vient de s'opérer au café de la Paix, où Ledoyen, son nouveau propriétaire, vient de mettre en vigueur, avec une cuisine très soignée et un service irré prochable, les prix qui se pratiquent dans sa mai

son des Champs-Elysées. Aussi, les salons de restaurant de la Paix se remplissent-ils chaque jour d'une élégante clientèle, surprise de trouver, avec un grand confort, une addition modérée.

#### A travers les livres

Terres mortes: Thébaïde, Judée, tel est le titre du volume que publie, chez Hachette, M André Chevrillon.

De ces Terres mortes nous communiquer une impression d'une étrange intensité, mais en évoquer en même temps tout un passé merveilleux de puissance matérielle ou d'activité morale, c'est une tâche qui réclamait non seulement le coup d'œil et l'ame d'un artiste, mais l'intelligence pénétrante et très informée d'un historien et d'un psychologue. M. André Chevrillon vient de l'accomplir avec un rare bonheur dans ce livre brillant et coloré, instructif et profond.

1830-1848, journées révolutionnaires. Cet ouvrage de M. Armand Dayot, dont le succès a été déjà si considérable en livraisons, paraît aujourd'hui chez Ernest Flammarion sous la forme d'un riche album orné de plus de 600 illustrations et documents de toutes sortes, dont la suite chronologique est commentée et expliquée par un texte de la plus grande importance historique.

Sous ce titre: l'Age du muscle et sous le pseudonyme de Riquet, qui cache un nom bien connu. un volume vient de paraître qui dépeint d'une manière bien amusante la jeunesse contempo raine éprise des sports. Ce sont des nouvelles pleines de vie, d'observation et de belle hu-

#### NOUVELLES A LA MAIN

Nos vingt-huit jours. On sait que, moyennant quelques sous, nos réservistes ont le droit de se faire remplacer pour les corvées.

L'autre jour un réserviste appelle un ancien soldat:

- Tiens, lui dit-il, voilà dix sous. - Quelle corvée aurai-je à faire? - Tu embrasseras ma belle-mère qui arrive par le train de deux heures.

Un Domino

## LEVER D'ÉTOILE

Depuis douze jours, Paris compte une nouvelle étoile. Il ne faut pas badiner avec les dates, en astronomie; précisons donc, et disons que le 8 octobre courant, Mlle Ackté débuta dans Faust, à l'Opéra, et y fut, ce soir-là même, sacrée étoile. Il ne vous est jamais arrivé de lire dans une Histoire de France qui se respecte : « Napoléon Ier gagna la bataille d'Austerlitz vers la fin de 1805. » Le moindre manuel vous apprendra que c'est le 2 décembre. Il ne sera pas moins essentiel, pour quiconque aura plus tard la prétention d'être bien documenté sur l'histoire du firmament artistique parisien, de savoir que c'est exactement le 8 octobre 1897, sur le coup de dix heures environ, que se leva l'astre attendu.

Attendu? Oui, parfaitement. Personne ne l'avait annoncé et tout le monde l'attendait. C'était dans l'air. On en avait besoin. On finissait par se sentir oppressé, comme en ces journées étouffantes et lourdes, où l'orage ne se décide pas à éclater. Jusqu'à ce que ca tombe, on ne respire plus, on suffoque. Nous avons assisté à de nombreux débuts, depuis quelques années, à l'Opéra ; nous avons enregistré beaucoup de promesses ; on nous a même souvent laissé concevoir des espérances. Mais enfin c'était comme l'orage, ça ne tombait pas.

Mlle Ackté paraît, dans ce rôle archi-usé et toujours frais de Marguerite, et la voilà d'emblée, avant que le rideau baisse, acclamée, fêtée, couronnée. Il y a un mot qui exprime encore mieux le caractère de son triomphe : elle est adoptée Elle devient l'enfant de la maison, l'enfant de Paris. Elle apporte une joie; on lui sourit, on l'aime, on lui pardonnerait tout maintenant. Elle a comblé le vide d'une famille ; elle a rempli je ne sais quelle attente paternelle ; elle a inondé d'orgueil le dilettantisme des vieux abonnés qui désiraient depuis si longtemps une fille. Ils l'ont vue naître avec fierté et îls la bercent, la dorlottent, la cajolent avec attendrissement. Ils sont comme ces papas tardifs qui voudraient montrer leur bebé à l'univers entier, s'extasient à son pre- pas la ressource qu'ont les futurs licencies ou agrégés

mier regard, se pâment à son premier cri, délirent à sa première dent.

Ce qui frappe, en ces occasions, c'est la com-bustion instantanée d'une salle. Quelle différence avec la petite cérémonie habituelle de ce qu'on nomme « un succès »! Ici, il n'est plus question d'encouragement, de protection. On ne réfléchit pas, on ne discute pas. On est pris, on est empoigné par quelque chose de plus que le talent, la virtuosité, la méthode, la voix même, tous ces éléments ordinaires et estalogués du que de éléments ordinaires et catalogués du succès. On a l'impression de se trouver en face d'une créa-ture qui vous domine déjà, qui vous possède, qui vous absorbe. Vous la sentez supérieure à vous et aux autres par le don mystérieux, presque di-vin, qui se décèle en tout son être. Elle est marquée du signe indéchiffrable, du sceau providen-

tiel à quoi se reconnaissent les prédestinés.

Le public s'y trompe bien rarement. Mais, en dehors du public de la première soirée, en dehors denors du public de la première soirée, en denors du public qui a entendu, qui peut juger, comment expliquer l'espèce de courant magnétique, le tourbillon du lendemain? Pourquoi, ceux qui n'étaient pas là, parlent-ils de l'étoile comme s'ils y avaient été? Pourquoi pas une parole dissonnante? Pourquoi cet unanime accord dans la critique grincheuse? On ne sait pas. Et c'est là justement que se pose le problème.

A maintes reprises on a vu des artistes, auxquelles était réservé le plus bel avenir, presque

quelles était réservé le plus bel avenir, presque déplaire à leur début, et d'autres, accueillies avec faveur, être obligées d'attendre des années et des années avant de conquérir le rang qu'elles méritaient dès le commencement. Mile Marguerite Picard, qui débutait il y a deux mois, remolira certainement la plus belle carrière à l'O péra; elle n'a plus guère de progrès à faire, et personne n'eût été surpris qu'elle fût saluée comme une étoile. C'est là que réside le mystère. Peut-être les temps n'étaient-ils pas mûrs alors. Peut-être était-il écrit que nulle ne serait étoile avant tel jour, avant telle heure.

Voici d'autre part, côté danse, le cas de Mile Hirch. Imaginez qu'on ne la connaisse pas, qu'elle soit engagée à Milan ou ailleurs, et qu'elle débute demain à Paris. Ce serait une fureur, une frénésie, ! Jamais on n'aurait rien vu de pareil jamais tant de grâce, tant de légèreté, jamais un dessin si pur, un coloris si spirituel. On rappelle rait l'essor de Rosita Mauri, on citerait des noms fameux. Elle serait l'étoile. On lui trouverait une lointaine origine russe quelconque, on parlerait de son masque étrange de Slave.

Mais Mlle Hirch, comme M. Hanotaux, est de la carrière. Si elle est pour nous tous une étoile, il est impossible de préciser l'instant où elle l'est devenue. Elle n'a jamais été sacrée par un de ces mouvements d'enthousiasme qui se produisent à l'apparition même de l'artiste et qui se propagent aussitôt dans les cercles, dans les salons, sur le boulevard, dans tous les mondes.

Telle est la fantaisie un peu injuste, un peu cruelle, de Paris. Comme un amant vite épris de nouveauté, il se passionne, s'emballe pour les beautés inédites et les impose à l'admiration universelle. On lui connaît un goût si raffiné, si sûr, que personne ne s'aviserait de mettre en doute l'excellence de son choix. Et l'on oublie facilement, pour le suivre en ses toquades, les nobles et fidèles amitiés auxquelles on a dû tant d'heures délicieuses, tant de satisfactions d'esprit et de cœur.

Mais au théâtre comme dans la vie, les amours par coup de foudre ne sont pas celles dont on doive toujours attendre le plus de durée ni le plus de bonheur, et ces caprices fous dont il semble qu'on va impunément épuiser l'ardeur nous exposent souvent, hélas! à de promptes désillusions. Elles nous quittent aussi, comme de volages maîtresses, les charmeuses d'art, à qui nous venons à peine de ceindre le diadème. Elles n'ont pas plutôt ajouté à leur couronne le fleuron, le seul vraiment royal, qu'est Paris, que nous les voyons fuir vers les pays de l'Or. Et semblables encore aux pauvres amoureux abandonnés pour un riche ami, nous sommes trop heureux de les reprendre au passage, quand elles s'amusent ou qu'elles ont intérêt à se montrer de nouveau à notre bras. Ingrates, perfides ou inconstantes, elles savent bien que nous ne résisterons pas à un sourire. Nous oublions, nous pardonnons, et nous voilà repincés jusqu'à la prochaine trahison.

Je me plais à croire que Mlle Ackté fera preuve d'une meilleure âme.

### Bloc-Notes Parisien

MEDECIN PAUVRE

La lumière s'est faite; l'homme qu'on a tenu emprisonné près de trois mois, qu'on a dit coupable, qu'on aprésenté comme une sorte de malfaiteur, nous apparait aujourd'hui innocent, après l'éloquente plaidoirie, - le mot est juste, - de Me Pinard, pardon, du docteur Pinard dont l'autorité fait loi.

La conscience éprouve un soulagement à voir le docteur Laporte, coupable surtout de pauvreté, apparaître de nouveau digne d'estime. C'est qu'elle est terrible la destinée des jeunes doc-

teurs, qui se lancent dans l'inconnu à la recherche d'une clientèle. Imaginons un homme à qui on appren-drait le métier d'agriculteur et à qui l'on donnerait même une charrue en guise de brevet. Que fera-t-il s'il n'a ni champs à labourer, ni terre à faire pousser le moindre radis? Et c'est là pourtant le sort de tous les poussins que l'Université, alma mater, décore d'un brevet et envoie conquérir la vie et la célébrité. La vie passe la première, et c'est le plus difficile. Le

docteur Laporte avait seize sous dans la poche, pour toute fortune, quand on l'a arrêté. Etrange l' Y a-t-il des médecins si pauvres? Hélas! c'est peut-être la majo-rité! Nous en connaissons qui, à soixante ans, sont trop heureux de trouver une situation de cent francs par mois; d'autres qui se tirent d'affaire en écrivant; d'autres encore, et ce sont les plus heureux, qui achè-tent une clientèle comme on achète une charge, mais l'achètent par promesse de paiements successifs et n'arrivent pas toujours à payer, même en se privant de

A quoi tient le succès ? Un jeune médecin! On s'en méfie; il doit manquer d'expérience.

- Mais, objecte le protecteur, puisqu'il est tout frais sorti de l'école, c'est une garantie de savoir. Il n'a pas cu le temps d'oublier. Et puis il est au courant des méthodes nouvelles que les vieux ignorent. - Ta, ta, murmure la bonne femme en tapant légè-

rement sur le bras de son fauteuil, je m'en méfie des méthodes nouvelles ! Je suis pour celles qui ont fait leurs preuves. - Mais ces méthodes ne sont acceptées que parce qu'elles ont fait leurs preuves, et sont démontrées su-

périeures aux anciennes. - On n'est jamais bien sûr de ça, et ces nouveaux médecins expérimentent sur vous. Merci ! Enfin, si on réussit à convaincre la malade, elle soulève une autre objection :

- Tout ce que vous voudrez, mais jamais je ne consentirai à me faire soigner par un jeune médecin. Je ne trouve pas cela convenable. Et voilà pourquoi les vieux médecins sont appelés de préférence dans nombre de familles. Ils y ont de l'autorité par le fait de leurs cheveux gris ou blancs, par le

ton acquis à la longue, par leur expérience aussi, car nous sommes loin de vouloir médire des vieux méde-Mais il faut bien commencer par être jeune avant que d'être vieux ; et si l'on meurt de faim, ce n'est pas le moyen d'obtenir l'âge avec l'expérience. Il y a eu

dans l'interrogatoire du docteur Laporte quelque chose qui nous a frappé de stupéfaction. - Combien aviez-vous fait d'accouchements avant celui-là? lui a demandé le président. - Plusieurs au temps de mes études, a répondu 'accusé; trois depuis que je suis établi.

Et le président d'observer : - Voilà qui n'est guère suffisant pour se dire médecin accoucheur! Mais s'il faut cent accouchements pour se dire médecin accoucheur, comment commencer? On ne peut

pourtant pas commencer par la fin ! Dans le désert de pierres qu'est Paris, pour ceux qui n'ont ni fortune, ni appui, le jeune médecin n'a même ès lettres de se faire surveillants d'études, répétiteurs, précepteurs, professeurs. Le médecin n'a rien, aucune ressource, si ce n'est l'internat. Mais combien y arri-

ressource, si ce n'est l'internat. Mais combien y arrivent? Un sur cent, tout au plus. Et que représente
l'internat? Des années de sacrifice et de dévouement,
avec quatre-vingts francs par mois!

Interne! Le tablier sur le corps, comme un simple
valet de chambre, l'interne est nuit et jour à la disposition des malades. La moindre erreur de diagnostic,
le moindre oubli peut le perdre, et souvent encore il a
à lutter avec l'administration.

Si encore il se faisait connaître, s'il acquérait une
clientèle pendant cette période d'études pratiques! Mais
il n'a affaire qu'à des malheureux qui ne seront jamais
pour lui qu'une clientèle de dévouement. Le public
ignore les internes, ne connaît pas leurs travaux, et
quand, plus tard, il trouve leur carte ornée de cette
mention: « Ancien interne des hôpitaux », cela ne lui
dit rien, et fleure même un certain parfum de miséreux
traités à la diable. traités à la diable.

C'est la plus grande injustice qui se puisse commet-tre; mais comment changer les idées du public, com-ment l'instruire du bien qu'il pourrait faire en aidant les jeunes médecins? - Bast I répondront plusieurs, ils sont trop nom-

breux! Et c'est vrai, ils sont trop nombreux !

D'avoir vu tant de médecins et de chirurgiens arrivel à la fortune et tant d'autres à la députation, cela a tourné la tête à quantité de potaches qui se sont dit : « Et moi aussi, je serai médecin, riche, célèbre et peutêtre député! »

Anch' io son pittore!

On devient plus facilement médecin que peintre, mais il ne suffit pas de savoir, d'être habile, il faut avoir de quoi résister aux années d'isolement et de misère, de quoi attendre cette clientèle qui se méfie des

Pour les riches, cela va tout seul; ils font des travaux, publient des études qui les sont connaître, évoluent dans l'orbite des grandes autorités médicales, et peu à peu, par des amis, par des coups du hasard qu'ils ont pu attendre, ils arrivent à une petite réputation qui lentement les conduit à la grande célébrité.

Quelques-uns, parmi les pauvres, ont accepté de petites situations dans des trous perdus de province, avec un minimum de douze cents francs garantis par une municipalité; mais c'est fini, il y en a partout; tous les vides sont comblés, et dans telle localité où il y aurait place tout au plus pour un médecin, il y en s deux ou trois, et c'est là que sévit la vieille tradition de lutte : « Hyppocrate dit oui et Gallien dit non. » Il n'y a plus qu'aux colonies où nos jeunes médecins

rouvent encore un avenir, mais de combien d'années. avec la fièvre, les accidents et le climat débilitant? A Paris, plusieurs ont imaginé un système d'association, de syndicat. Ils se réunissent par groupe de quatre ou cinq, se partagent les spécialités et ouvrent une clinique. L'un est accoucheur, l'autre a les voies respiratoires, un troisième d'autres voies, le quatrième est chirurgien, et, se renvoyant les clients de l'un à l'autre, ils arrivent au bout du mois à se partager une

maigre cagnotte. Pauvres gens! Alors surgissent, le désespoir au cœur, quelques énergumènes qui veulent arriver par tous les moyens, opèrent dans tous les cas, se font une réclame du moindre succès, cachant soigneusement leurs échecs, et apparaissent un jour comme des malfaiteurs dont la honte rejaillit sur le corps médical. Et on parle alors des mor-

Mais ceux-là sont très peu nombreux, grace à Dieu. Il faut donc arrêter par de sages conseils donnés aux potaches, l'ambition de la gloire médicale. Il faut leur dire que c'est un mirage, qu'il y a pléthore de docteurs, qu'il y a plus de médecins que de malades, et que, pour des temps longs encore, la carrière est fermée. Il faut leur dire aussi que le public est maniaque, et qu'il ne suffit pas de savoir et d'être riche pour réussir, qu'il faut encore une physionomie spéciale à l'emploi. Le facies médical a peut-être autant d'importance que le facies de la mort. On ne s'y trompe pas. Jeune ou vieux, le médecin, pour être bien accueilli et inspirer confiance, doit avoir une bonne physionomie, être bien mis, doux, aimable, sympathique, avoir de l'éducation, du tact, de l'entrain, un ton d'assurance modeste, pas trop d'aplomb; il doit faire, en un mot, que sa seule

présence guérisse un peu, parce que la foi est ici, com-me ailleurs, le grand levier. - Docteur, depuis que vous êtes là, je me sens mieux.

Combien de médecins ont entendu cette phrase, nepte en apparence, et qui pourtant est une réalité et apparaît au guérisseur comme un triomphe ! - Croyez-vous en moi? disait le Christ.

- Oui, Seigneur. Alors vous êtes guéri. Sans comparer les médecins au Christ, il est certain

que chacun d'eux est une sorte de messie, et on le leus - Je vous attendais comme le Messie!

Hélas! les messies sont souvent sacrifiés. Tout Paris

# UNE ŒUVRE NOUVELLE

Un théâtre romain à Rome. — Les projets d'un poète. — Eleonora Duse et la tragédie. Des nouvelles toutes fraiches nous arrivent de Venise qui parlent de M. Gabriele d'Annunzio.

l'auteur du Triomphe de la Mort et de cet admirable et orgueilleux poème qui est l'Enfant de Volupté. Le nouveau député des Abruzzes ne perd pas son temps : sa dernière campagne électorale nous vaudra sans doute une œuvre où le Dictateur tiendra la première place. En attendant, il vient de terminer un acte en vers qui est destiné à faire pendant à Il Sogno di un mattino di primavera et qui s'appelle d'ailleurs il Signo di un

pomeriggio d'autumno. On n'a pas oublié la page délicieuse que Paris applaudissait naguère, en dépit de quelques facheux : la Duse y représentait une démente, et la chronique nous apprit alors que pour la première fois la grande comédienne abordait « les folles ». Cette fois, le drame se déroule dans le domaine d'un patricien du dix-septième siècle, laissé en héritage par un des derniers doges à la sérénissime veuve qui l'habite. S'il en faut croire quelqu'un qui a lu il Sogno di un pommeriggio d'autumno, ces scènes d'une richesse et d'une violence extraordinaires reflètent l'inspiration du même esprit qui anime les pages de l'Allegoria dell' au-

De mêmequedans il Sognodiun mattinodi primavera, à travers les gestes de la folle ornée de feuilles vertes, du jeune cavalier annonciateur d'une mystérieuse transformation et des bonnes créatures simples comme la nature qui l'entoure. et de même que là on explique le symbole du printemps d'une force inconnue et puissante qui opère une nouvelle résurrection, de même dans il Sogno di pomeriggio d'autumno, l'auguste dogaresse et les femmes qui l'environnent, se révélera le symbole de l'automne et d'une richesse recueillie sur laquelle plane le sens de la mort imminente.

Telle est, rapidement résumée, l'œuvre nouvelle de M. Gabriele d'Annunzio. Naturellement, la Duse en a déjà entendu la lecture de la bouche du poète, et elle se propose de la faire connaître aux Italiens en même temps que sa devancière, offerte en primeur aux Parisiens. M. Gabriele d'Annunzio ne s'en tiendra pas là, et ces deux Songes seront ultérieurement complétés par les deux autres Songes se rapportant à l'Eté et à l'Hiver : c'est, on le voit, la tradition des Saisons, où excella le siècle des Boucher et des Lancret, reprise par le prestigieux poète.

Les félibres s'en doutent-ils ? M. Gabriele d'Annunzio s'est beaucoup intéressé aux représentations du théâtre romain d'Orange, si bien qu'il s'est demandé si l'on ne pourrait pas donner en

Italie des représentations similaires. Où un théâtre romain serait-il mieux placé... qu'à Rome ? M. Gabriele d'Annunzio ne s'arrête jamais à mi-chemin d'une idée, aussi peut-on d'ores et déjà annoncer, pour 1899, l'inauguration d'un théâtre romain à Rome, où la tragédie sera remise en honneur. Le noble poète italien a su intéresser à ses projets M. Gordon Bennett, di-recteur du New York Herald, dont la munifi-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France